

# CAMIONNEUSE

Un film de Meryem-Bahia Arfaoui

Les Batelières Production

## PITCH

Il y a dix ans, Zina quitte son Algérie natale pour réaliser son rêve : conduire des poids-lourds sur les routes de France. Autodidacte et toujours en mouvement, la trentenaire sillonne les routes d'une mission à l'autre à la conquête d'elle-même et d'un monde sans cesse agrandi. Mais cette liberté a un prix. Comment se faire accepter dans une profession exercée par seulement 5% de femmes ? Quelles stratégies adopter face aux stéréotypes sexistes ? Comment construire une vie privée quand la route vous avale ? Et quel équilibre trouver entre indépendance et solitude ? En road-trip sur les nationales et voies rapides de l'Hexagone, ce film dresse le portrait d'une habitante de l'entre-deux – entre deux étapes, deux pays, deux langues. Et soulève, à travers sa trajectoire, une question plus universelle, existentielle et sociale : comment trouver sa place dans un monde où personne ne vous attend ?

## NOTE D'INTENTION

Il est six heures du matin. Dans un parking désert de la banlieue lyonnaise, Zina s'apprête à récupérer le quarante-quatre tonnes que sa société lui alloue pour sa prochaine mission. En quelques minutes, elle installe la cabine qui sera son lieu de vie pour les cinq jours à venir. Son sac de vêtements, son frigo, sa vaisselle, ses courses, son bidon d'eau, sa couette et surtout ses photos, qu'elle prend soin d'accrocher une à une aux parois de sa maison éphémère. Pendant près d'une semaine, c'est ici qu'elle va habiter. Dormir, cuisiner, penser, rêver, avaler des kilomètres, et s'inventer « une chambre soi »...jusqu'au prochain trajet. À côté de son oreiller galbé dans sa nouvelle taie, un portrait de Zina et sa mère. Elle la regarde plusieurs secondes, l'embrasse et prend place au volant.

Quand j'ai rencontré Zina, qu'elle m'a parlé de son parcours de vie, de son expérience de l'exil et de son combat au jour le jour pour exercer le métier de ses rêves, j'ai aussitôt eu envie de la filmer. De comprendre comment, dès le plus jeune âge, la dernière-née d'une famille nombreuse avait pu nourrir ce fantasme de vivre seule sur les routes, à bord d'un gigantesque

engin. De saisir comment cet idéal de vie avait pu mûrir au cœur de l'Algérie. Et comment traverser la Méditerranée s'était imposé pour poursuivre cette ambition. J'avais envie de montrer comment une femme existe, s'impose et évolue dans un monde aussi masculin et encombré de clichés misogynes, exercé en France par 210 000 personnes dont à peine un millier de femmes. De capturer ce qu'il faut de résilience et de détermination pour conquérir cette profession quand on est à la fois jeune, de genre féminin et venue d'ailleurs. Et de comprendre ce que signifie habiter le mouvement, en transit permanent, sans attaches ou presque. Soit en définitive, de raconter jusqu'où nos rêves nous portent quand ils nous chevillent au corps.

Comme celle de Zina et comme celle de toute personne issue de l'immigration, ma propre histoire est faite de routes. De routes qui relient, qui séparent, qui sinuent. Depuis les montagnes vertes de Tunisie jusqu'à un bloc de béton toulousain et d'un bloc de béton toulousain jusqu'aux montagnes vertes de Tunisie. Avec, entre les deux, une succession infinie de lignes blanches à remplir. Avec, surtout, l'impression de n'habiter qu'à moitié le point A et le point B ; de n'être ni tout à fait à sa place ici, ni tout à fait à sa place là-bas.

En choisissant de conduire des camions de plusieurs tonnes, Zina a certes trouvé une forme d'assise dans le monde – une manière, littérale, d'y peser quelque chose et d'occuper l'espace. Mais, en même temps, elle perpétue par ce choix une forme de suspension, entre deux points et deux horizons. Sur la route, tout le monde est de partout et de nulle part à la fois. Camionneurs et camionneuses viennent de tous pays et de tous milieux ; ils se croisent et repartent, toujours entre deux villes, deux entrepôts, deux aires et deux missions.

À ce flottement de lieu s'ajoute, chez Zina, un flottement maîtrisé de genre. Cheveux courts, casquette, silhouette sportive, vêtements amples et confortables, il ne s'écoule pas un jour sans que la jeune femme soit prise pour un homme par les confrères ou clients qu'elle rencontre en mission. Une ambiguïté dont elle joue, à la fois pour être prise au sérieux et se protéger de remarques désobligeantes mais aussi pour *dérouter*, avec malice, ces grands routiers dont elle croise le chemin. Régulièrement, il arrive à la trentenaire d'aider des confrères à garer leurs poids-lourd : « Quand, à la fin, ils me disent « *merci frérot* », je réponds : « *de rien, mais je suis ta sœur* ». Manière diablement efficace de remettre à leurs places et le camion et le chauffeur.

En 2023, en France, le métier de routière est encore loin d'aller de soi. En une semaine de repérages auprès de Zina, je n'ai croisé que six femmes, alors même que j'ai vu un bon millier de camions, attachés à une dizaine d'entreprises différentes. Les préjugés, Zina les a d'ailleurs affrontés dès sa formation, en 2016. À l'époque, déjà, elle est la seule femme au milieu de seize hommes, dont certains tolèrent très mal sa présence. À force de menaces, de remarques sexistes, de violence verbale et physique, l'année se solde par le renvoi d'un camarade. Mais le directeur d'établissement lui-même avertit Zina : « *Madame, vous avez choisi un métier d'hommes. Vous allez en prendre plein la gueule. Soit vous vous y faites, soit vous faites autre chose.* » Elle prend alors la ferme décision de continuer et de s'affirmer. Elle n'en est pas à son premier défi. Après avoir quitté son pays et enduré plusieurs années de clandestinité dans l'attente de papiers français, il n'est plus question de renoncer.

Aujourd'hui, Zina reconnaît que, sans le soutien de certains amis et confrères, elle aurait probablement baissé les bras. À chaque nouvelle embauche, il a fallu redoubler d'efforts pour convaincre les employeurs ; se montrer plus motivée et résistante que n'importe quel homme. Et

à chaque nouvelle mission, se préparer à endurer remarques et malentendus ; à assumer son autonomie en supportant les pannes, les galères et les dîners pris en solo pour acheter sa tranquillité. Avec le recul, elle n'a pas oublié les heures à pleurer dans son camion, à maudire ses premiers réveils à 4h30 du matin, à s'égarer sur les routes, se remettre en question et prendre sur elle. Mais il reste tant de combats à mener. Et que pèse l'adversité face à l'ambition de toute une vie ? Jusqu'à quel point ces difficultés sont aussi un carburant pour persévérer ? Ce que voudrait Zina, c'est qu'elle et ses consœurs soient un jour respectées « comme les gars ». Que les blagues idiotes sur « les femmes au volant » soient définitivement enterrées et que chacun reconnaisse que manœuvrer, décharger une palette ou sangler un camion est parfaitement à la portée des routières, qui s'en sortent parfois mieux que leurs homologues masculins.

Dans *Camionneuse*, c'est de ce combat quotidien que j'aimerais rendre compte. De cette défiance et de cette lutte au jour le jour contre la misogynie ; la drague pesante des serveuses aux restaurants routiers ou encore l'indisponibilité des douches pour femmes, si souvent occupées par des collègues masculins sans respect de la priorité ni de l'intimité. J'aimerais montrer comment Zina et en substrat ses consœurs s'imposent et inventent leurs places, dans un métier où on ne les attend pas et où tout semble fait pour décourager leur carrière. À mes yeux, les routières incarnent une résistance qui dépasse largement le cadre de leur profession. En s'appropriant la route et le dehors ; en s'autorisant l'indépendance, l'isolement et la solitude, elles ouvrent pour d'autres de nouveaux sillons révolutionnaires et imaginent, par leurs rencontres et leurs discussions fugitives, des modèles innovants de solidarité. En sillonnant le pays, elles sont les témoins privilégiées d'un monde en pleine transformation : péages qui se robotisent, aires d'autoroute qui se commercialisent, frontières qui se ferment... mais aussi, à force de patience et d'abnégation, mentalités qui évoluent et s'ouvrent à de nouveaux possibles.

Zina me semble un personnage particulièrement intéressant à suivre pour une immersion dans le monde de la route. Sa détermination et son indocilité n'ont d'égal que son désir de se fondre à tout prix dans cet univers. Le métier la passionne autant qu'il la challenge ; elle y est à la marge, tout en faisant corps avec lui. Vivant avec ces contradictions et ces doutes, sans repos, toujours tiraillée, entre ce qu'elle est et ce qu'elle veut être, entre ce qu'on attend d'elle et ce qui lui permettrait de se réaliser, elle fait partie de cette génération de femmes, la mienne, qui ne se sont pas émancipées par rupture – mais qui cherchent encore des manières de concilier tout ce que les fabrique.

En premier lieu, c'est sa soif inconditionnelle de la route que j'aimerais donner à voir. Il m'a rarement été donné de rencontrer une professionnelle aussi convaincue par sa vocation que l'est Zina. Depuis toute petite, elle est habitée par ce rêve, que la confrontation aux réalités du métier n'a pas réussi à refroidir. Elle a découvert cet univers dans son pays natal, à travers des films de fiction et documentaires ; elle a tout quitté pour « en être » et aujourd'hui encore, elle avoue dans un rire que « mourir dans son camion » serait la plus belle des fins possibles. À l'heure où on condamne si facilement le manque de perspective des jeunes générations et où leur avenir est si souvent peint comme « incertain » ou « sans débouchés », il me paraît intéressant de montrer cette passion en acte, poursuivie, avec rage, envers et contre tout.

La liberté immense, la hauteur de vue et l'immersion dans la nature, où Zina gare son camion aussi souvent que possible, sont autant de moteurs vitaux pour elle. Aux voies rapides, elle préfère les nationales, où elle savoure la tranquillité et le plaisir renouvelé d'un espace sans

limites. Et aux stations d'autoroute grises et monotones, la solitude d'un tajine mitonné pour elle seule, sur une aire de repos au milieu de nulle part. Pour ne rien perdre de son indépendance, la routière a toujours refusé les CDI qu'on lui proposait et comme tous les intérimaires, elle ne possède pas son propre camion. Partir, repartir, se lancer des défis chaque jour sans jamais s'installer dans une position enfermante : voilà le credo de Zina. Elle aime qu'aucun jour ne ressemble au précédent ; rouler d'aventure en aventure ; pouvoir « s'échapper » à tout moment ; découvrir des paysages changeants et n'avoir à compter que sur elle-même.

Parfois pourtant, cette perpétuelle fuite en avant lui pèse. Sur les routes, la jeune femme a mûri ses rituels ; elle téléphone à sa mère et à ses amis ; elle écoute et chante des chansons algériennes; elle cuisine, regarde des films et organise à sa manière et selon ses contraintes ce qui ressemble à un quotidien. Mais comment trouver son ancrage et déposer ce qu'on porte en soi sans autre point de chute qu'une minuscule cabine – qui n'est même pas toujours la même ? Quels nouveaux liens tisser quand on ne croise ses collègues et clients qu'à de très longs intervalles ? Et quelle solidarité féminine opposer aux préjugés quand vos consœurs se comptent à peine sur les doigts d'une main ?

À 36 ans, Zina aspire à construire une vie familiale ; à nouer des contacts pérennes ; à se sentir chez elle et attendue quelque part et à établir d'autres repères en plus de ceux de son passé ou d'un logiciel de navigation. Zina fréquente une ferme agricole, autogérée par des femmes dans la campagne iséroise. C'est un lieu associatif, un espace de travail et de convivialité, qui le week-end, accueille chantiers et parfois fêtes. Dans cet espace en pleine nature, dédié à l'émancipation de chacun.e et à la solidarité, Zina se sent bien. Elle y retourne presque chaque week-end et ce point sur la carte s'impose doucement comme un contrepoint à sa solitude et à ses perpétuels déplacements.

Cette recherche d'équilibre entre liberté et sociabilité n'appartient pas en propre à Zina : elle concerne toutes les routières et routiers. Toutes et tous doivent trouver le moyen d'habiter la route avec leurs propres balises, leurs propres dilemmes et leurs propres solutions pour doser vie privée et travail, grands espaces et micro-cabine, besoin d'intimité et désir d'indépendance. En tant que femme, exilée et intérimaire, Zina l'incarne seulement mieux que quiconque. En plus de cultiver une ambiguïté de genre dans un milieu dominé par les hommes, elle vit depuis plus de dix ans entre deux pays : la France qu'elle a choisie pour poursuivre son rêve, et l'Algérie, où elle retourne aussi souvent que possible pour retrouver sa mère.

À cet égard, la nécessité de trouver ses marques s'impose à elle plus ostensiblement qu'à n'importe qui. Mais ça n'en est pas moins un besoin universel et existentiel. Dans un monde en perpétuel bouleversement, où les préjugés sociaux, raciaux et de genre restent si prégnants, nous cherchons tous l'endroit où nous sentir nous-même, sans subir le contrôle ni le jugement d'autrui. Nous cherchons l'environnement, le poste, la posture et les relations qui nous correspondent, soit la place exacte où, comme Zina, nous pourrions nous glisser aussi sûrement et prestement qu'elle y gare son camion. Par-delà le portrait d'une femme sensible, forte et battante ; par-delà la découverte d'un corps de métier souvent absent des radars, c'est à ce questionnement plus fondamental sur notre place dans le monde qu'aspire le film « Camionneuse ».

# NOTE DE RÉALISATION

## Le portrait d'une routière

Ce qui m'a amenée à ce projet de film, c'est d'abord la rencontre d'une personnalité. Le caractère passionné de Zina, son humeur joyeuse, son charisme, sa détermination et sa persévérance à toutes épreuves, dans un milieu professionnel où rien ne lui est jamais acquis, ont allumé en moi la mèche de « Camionneuse ». Son portrait occupera donc naturellement le cœur du film, à la fois pour tout ce que son parcours représente et révèle du milieu de la route et de la place que les femmes y occupent, mais aussi pour tout ce qui lui appartient en propre – expérience de l'exil, humour et fragilités inclus.

Zina m'a confié un jour que, depuis son arrivée en France, il y a dix ans, elle ne s'était jamais arrêtée pour faire le point sur ce qu'elle avait vécu et traversé. Je voudrais que ce film soit l'occasion de recueillir cette trajectoire de vie : une opportunité, pour elle, de se regarder en même temps que je la regarde, de mesurer le chemin parcouru et de prendre acte de l'apaisement en train d'advenir. En filmant le quotidien de Zina, à la fois dans ses interactions hors du camion et dans l'espace clos et ritualisé de sa cabine, je voudrais aller aux endroits qui raffermissent sa volonté d'être là, quelle que soit la fatigue, la solitude et l'adversité rencontrées. Évidemment, il s'agira par ce film de révéler les difficultés à être une femme dans ce milieu d'hommes : capter les regards étonnés ou goguenards ; enregistrer les échanges tendus ou les quiproquos et faire ressortir la manière dont cette « survie en milieu hostile » se normalise par un ensemble de réflexes aussi nécessaires qu'inconscients. Mais je souhaite aussi capter la joie, le désir et le besoin inconditionnels, pour Zina, de s'acclimater et s'imposer dans ce milieu.

Car ce qui distingue Zina, c'est d'abord la force d'un rêve qui, depuis l'enfance, ne l'a jamais quittée. La suivre sur les routes, c'est aussi accueillir son imaginaire et voir ce monde à travers ses yeux, en essayant de comprendre ce que cet univers d'asphalte, de bornes kilométriques et de glissières peut avoir de beau. En filmant la routière « au travail », je veux montrer ce qui signifie « faire corps » avec un métier et une vocation. Donner à voir, en plans serrés, la fluidité et la fermeté de ses gestes, l'assurance de son regard, l'aisance avec laquelle elle gare un véhicule de plusieurs tonnes ou la satisfaction avec laquelle elle parvient à manipuler de lourdes charges, permettra de mettre au jour sa passion du métier. Et, peut-être, de la rendre communicative. En redonnant aux lignes de bétons, aux files interminables de camions alignés et aux transpalettes leur beauté brute et gigantesque.

## L'entre-deux-mondes à l'image

Pour traduire l'ambiguïté de la position de Zina, cet éternel « entre-deux » auquel son métier la condamne, je compte m'appuyer sur les contrastes inhérents à l'univers des routières : la petitesse d'une silhouette humaine face à l'immensité d'un poids-lourd ; l'étroitesse d'une cabine contre l'infini d'une voie rapide déserte ; le foisonnement de nature sauvage d'une aire de repos

improvisée face au gris monotone et rectiligne des infrastructures automobiles ; le vacarme assourdissant d'un entrepôt contre le silence solitaire d'un habitacle au petit matin. Un entre-deux que l'on retrouve dans les conversations de Zina, capable de s'exprimer, à quelques minutes d'intervalle, dans un français utilitaire (avec des clients ou des confrères) puis dans un arabe tendre (avec sa mère, lors de leur coup de fil journalier). Ou dans la musique qu'elle chante à tue-tête, dans les deux langues, pour passer le temps au volant.

Et un entre-deux que l'on retrouve enfin jusque dans ses attitudes, sa posture et son grain de voix, virils et féminins ; délicats et bruts. Zina n'occupe pas tout à fait l'espace de la même façon selon qu'elle évolue dans un espace public qui ne veut pas toujours d'elle ou dans l'intimité aménagée de sa cabine. « Au dehors », où sa condition d'immigrée et de femme l'ont habituée à se blinder et « au dedans », où les photographies, les conversations en haut-parleur et les playlists personnalisées tissent un cocon « à soi ».

À bord du camion, je serai seule avec Zina et dans les scènes au-dehors, accompagnée seulement de la cheffe opératrice. En me faisant aussi discrète que possible, je voudrais capter dans les moindres mouvements de son corps et de son visage l'impact que le monde extérieur a sur Zina. Comment elle se place, se meut, se fige dans certaines situations où elle s'expose. Et comment la rigidité de ce corps-armure disparaît dans l'intimité de sa cabine, où ses épaules se relâchent, son visage se décripe, ses yeux s'humidifient et ses lèvres se mettent à trembler. En mettant au jour les capacités « amphibies » de Zina, je crois qu'il me sera possible de raconter quelque chose de ce que la société fait à nos corps ; de la place qu'on occupe et des stratégies inconscientes qu'on déploie en tant que femme, qui plus est issue de l'immigration, dans un monde encore largement pensé par et pour les hommes.

Pour réussir cette immersion dans le quotidien de Zina, j'envisage un équipement ultraléger. À l'intérieur de la cabine, le dispositif prévu en amont avec ma cheffe-opératrice me permettra de préserver autant de spontanéité et de confidentialité que possible. Ce dispositif pourrait s'inspirer des toutes petite(s) caméra(s) fixe(s) placée(s) au niveau du pare-brise dans *La Bonne conduite* de Jean-Stéphane Bron ou dans *Ten* d'Abas Kiarostami. Faciles à oublier, elles permettront, par des plans serrés et frontaux sur Zina, de capter le passage des affects sur sa physionomie, à mesure que je lui parle ou qu'elle conduit : un front qui se ride à force d'introspection, la pulsation d'une main qui bat la mesure sur le volant, des coups d'œil brillants ou préoccupés aux rétroviseurs, au tableau de bord.

## Filmer le mouvement

À ces images fixes qui constituent l'armature du film et en assurent la continuité grâce à une impression d'entretien-fleuve avec Zina, répondent plusieurs séquences en mouvement. La jeune femme est sur la route entre huit et onze heures par jour. Au cours du trajet que nous avons fait ensemble pour les repérages, elle est partie de Saint Quentin Fallavier avant de rejoindre Lyon, Valence, Nîmes, Toulouse, Rivesaltes et Gironne puis de remonter en sens inverse jusqu'au point de départ. Pour rendre compte de cette incessante course, le camion est parfois filmé à pleine vitesse et dans tout son gigantisme, depuis un véhicule standard situé devant ou à côté de lui. À travers le pare-brise, en légère contre-plongée, on distingue la mince silhouette de Zina, seul

pilote de son existence. Quelques plans tournés au drone permettent de prendre la (dé)mesure de cette vie en perpétuel « transit » : voies rapides interminables, lacets entremêlés d'échangeurs autoroutiers, enfilade de poids lourds vus du ciel etc.

Dans d'autres séquences, on aperçoit Zina en train d'installer l'intérieur de sa cabine, de vider son chargement puis de le remplir, de partager un café puis un autre avec des collègues, de manœuvrer pour réaliser un créneau impeccable puis de sortir de ce même emplacement au matin. Les paysages changent mais les jours se ressemblent. La répétition millimétrée des gestes, la mise en résonance de certains plans, sur des bandes bitumées toujours différentes et cependant semblables, racontent cette vie de routes et de routines, passée à quadriller l'Hexagone. La caméra épouse ce quotidien particulier où tout bouge et rien ne bouge en même temps en s'efforçant de saisir ce qui, du plus profond de la solitude, foment et fabrique le besoin de collectif. Dans un camion, une routière est seule. Mais tout au long de ses trajets, elle est sans cesse impactée par le monde qui l'entoure, sans cesse emportée dans son mouvement : un faucon qui s'envole, une famille qui s'installe pour un pique-nique, des nuages qui se forment et se déforment, avant l'orage.

## Points d'ancrage

En contrepoint des va-et-vient de Zina, le film rend aussi compte de tous les moments suspendus qui émaillent la vie des routiers. Les travailleurs et travailleuses de la route sont des coureurs de fonds : toutes celles et ceux que j'ai rencontré·e·s m'ont parlé de ces heures d'attente incompressibles aux quais de chargement ; des pauses obligatoires toutes les quatre heures et demie ; des aires d'autoroute bondées où il faut patienter avant qu'une place de parking se libère ; de la queue aux cabines de douche, souvent prise d'assaut. Cette dilation des journées fait partie intégrante du métier. En prenant le temps de filmer ces scènes, en laissant la place aux silences ou à la lenteur de voies embouteillées, je voudrais suggérer ce que cette profession suppose de temps morts et d'endurance.

Ces moments ont leur importance car c'est aussi dans leur creux que l'imprévu sursaute. Au cœur même de trajets hautement balisés, de missions rodées et de manipulations chorégraphiées, il reste toujours de la place pour l'inattendu – et l'inattendu survient toujours. C'est aux machines à café des quais de chargement, à l'entrée des entrepôts où les camions se chargent pendant que s'invente la sociabilité de ce métier : une sociabilité toujours provisoire, en sursis entre arrivée et départ, mais d'autant plus franche et directe.

Parmi ces interactions, celles de Zina avec d'autres travailleuses de la route ressortent naturellement. Entre elle et les serveuses de restaurant routier, les caissières d'aires d'autoroutes ou les femmes de ménage, une complicité spontanée se noue, même lorsque les échanges ne durent que quelques minutes.

En parallèle, la caméra se pose sur les quelques lieux d'ancrage de Zina : ces rares points fixes où elle accepte d'entreposer ses effets personnels ; de « déposer » quelque chose d'elle-même et de son passé. Le premier de ces points est évidemment la cabine de son camion. Dans cet aquarium suspendu, que la caméra observe parfois de loin, seul à briller dans la nuit, on voit

Zina cuisiner, ranger ses affaires, regarder un film ou consulter son GPS. À l'image de la trentenaire, c'est un lieu qui se métamorphose en devenant tour à tour salon, chambre, salle de bain, bureau, refuge, lieu de prière ou de repli. Je compte filmer méticuleusement cet espace confiné : prendre le soin d'en détailler les angles, les recoins, les cachettes, jusqu'à en faire éprouver à la fois le confort et l'étroitesse. D'en rendre le paradoxe, aussi. Véritable refuge et fenêtre sur l'intériorité de Zina, ces trois mètres cubes sont aussi le lieu de son enfermement et de son inextricable solitude. Les limites de cet espace sont celles du métier-même.

Un autre de ces points d'ancrage est la ferme partagée que Zina fréquente depuis quelques mois au village de Ruy en Isère. Après des journées à traverser la France de long en large, c'est dans ce lieu protecteur qu'elle revient quelques fois. Isolé et partiellement dissimulé dans son écrin de nature, cette ferme m'intéresse en ce qu'elle représente une véritable chambre d'écho aux problématiques de Zina. Autogérée par des femmes, on y entend des conversations sur la défense de leurs droits, la nécessité de s'entraider et de tenir tête. Mais c'est aussi un lieu de partage, ouvert à tous, où s'invente et se réinvente cette convivialité qui manque peut-être au quotidien de Zina.

Dans les fêtes organisées le week-end à la ferme, sa solitude trouve enfin son échappatoire : Zina y travaille bénévolement, notamment en tant que DJ, un métier qu'elle exerçait en Algérie. Installée au milieu d'un champ sur les hauteurs de la ferme, la cabane en bois depuis laquelle elle mixe n'est pas sans rappeler la cabine de son camion. Zina y stocke ses platines, un peu de son passé et de sa passion. Depuis ce lieu éclairé dans la nuit, elle adresse à toute une foule de semblables des morceaux qu'elle écoute souvent seule au creux de son habitacle. J'imagine que cette séquence pourrait être tournée un jour spécial, comme l'anniversaire de Zina. Elle pourrait entériner ce qu'est la vie de Zina en France : ce qu'elle a rencontré et construit ici ; ce qu'elle quitte, ce à quoi elle revient et ce qu'elle emporte, invisible, à bord de son camion.

## L'ailleurs au bout du fil...et du film

Un autre point d'ancrage de Zina se concentre dans un quadrilatère encore plus petit que celui de sa cabine : ce sont les quelques centimètres de son téléphone portable. Cet objet qui ne la quitte jamais, qui lui sert à la fois d'outil de travail et de lien avec le reste du monde, est presque un personnage à part entière du film. Depuis ce smartphone, elle entretient des dizaines de conversations avec ses amis. Elle reçoit des transmissions de ses collègues et des consignes de ses employeurs. Elle échange quatre à cinq fois par jour en français ou en arabe avec ses amis routiers Omar, Teddy et Lionel qui lui apportent soutien moral, conseils d'itinéraires ou tuyaux sur les entreprises d'affrètement. Et bien sûr, elle téléphone chaque jour sans exception à sa mère, qui vit en Algérie. Mère et fille sont très proches malgré la distance et leurs discussions en visio, quoiqu'elles portent surtout sur les petites choses du quotidien, révèlent toute la tendresse qu'elles se portent mutuellement. Le film se nourrit de ces diverses conversations ou messages vocaux qui relient virtuellement Zina à différents endroits du globe. De cette vie qui surgit au milieu du silence et qui la rattache à la fois à son passé, à son présent et à son avenir.

Accroché au pare-brise de Zina, il y a l'un de ces « rubans » que les routiers rapportent des pays traversés. Le sien porte le nom et les couleurs de l'Algérie, « parce qu'elle est toujours avec

moi. », explique la routière. J'envisage de tourner une scène de retour au pays qui pourrait être l'une des dernières du film. Non seulement parce que ces voyages longue distance font partie de la vie de Zina qui y retourne plusieurs fois par an mais parce que cela permettrait aussi d'incarner in fine la mère de Zina, personnage de l'ombre mais central, qui aura d'abord existé en photo, en voix et à travers le tout petit écran d'un téléphone.

Une autre dimension m'intéresse dans cette séquence de l'autre côté de la méditerranée : les camions, lorsqu'ils ont fait « le million » en France, sont envoyés pour une seconde vie sur le continent africain. J'aimerais filmer le port de Sète et le départ de l'un de ces convois de poids-lourds. En parallèle, Zina pose le pied en Algérie : elle étreint sa mère, sa famille, ses amis d'enfance. La jeune femme a quitté l'Algérie pour réaliser son rêve et enfin vivre – les camions de France, eux, viennent en Algérie pour mourir. Mais qui dit que Zina ne prendra pas un jour le volant d'un quarante tonnes sur les routes de son pays natal ?